



**HAL**  
open science

# Le rapport entre science et logique chez Aristote vu à travers la critique de Dewey

Franck Varenne

► **To cite this version:**

Franck Varenne. Le rapport entre science et logique chez Aristote vu à travers la critique de Dewey. Annie Hourcade; René Lefebvre. *Aristote: Rationalités*, PURH, pp.55-69, 2011, 978-2-87775-509-2. hal-03807191

**HAL Id: hal-03807191**

**<https://hal.science/hal-03807191>**

Submitted on 24 Oct 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Le rapport entre science et logique chez Aristote vu à travers la critique de Dewey

Franck Varenne

Université de Rouen et GEMAS (UMR 8598)

Version auteur du chapitre publié dans *Aristote : Rationalités*, Annie Hourcade, René Lefebvre (dir.), Rouen, PURH, 2011, p. 55-69.

### Introduction :

Après avoir été longtemps délaissée, en partie sous l'effet des critiques dévastatrices de Russell qui accusa cette logique pragmatiste et pluraliste d'être une philosophie ne servant qu'à légitimer le « commercialisme » américain, l'épistémologie de Dewey intéresse de nouveau aujourd'hui non seulement l'épistémologie théorique d'un Putnam mais aussi les épistémologies plus appliquées, en l'espèce celles de certains modélisateurs en sciences humaines. Sans qu'on puisse en être certain *a priori*, il est possible que cette épistémologie - moins contrainte par les références strictement logicistes, linguistiques ou même sémiotiques des pragmatismes mieux connus - permette d'assouplir encore les conceptions des épistémologies classiquement appliquées aux modèles des comportements sociaux.

C'est précisément à ce titre, exploratoire, que je me propose de réinterroger la logique de Dewey. En particulier, la manière dont Dewey imbrique les faits et les valeurs (manière qui a finalement convaincu Putnam) intéresse les sociologues, économistes ou géographes qui s'attachent à la modélisation de l'émergence des normes dans les pratiques sociales. Elle semble fournir une explication de la manière dont les normes sociales n'encadrent pas *a priori* mais surviennent à la pratique sociale. Si un tel scénario était effectivement plausible, des choix de formalisation et de modélisation en seraient affectés et peut-être facilités. Il demeure en effet une question récurrente et épineuse en la matière : celle de savoir comment on peut valablement formaliser un modèle de pratique sociale dynamique (de fixation de prix, d'émergence de représentations collectives, de circulation d'opinions, de fixation de croyances...) qui laisse effectivement la porte ouverte à la mise au jour - au cours de son fonctionnement - d'émergence de règles effectivement inédites sans que le modélisateur informaticien ait eu à pré-programmer la forme logique que prendront ces nouvelles règles. Comment formaliser et modéliser le mécanisme de l'émergence de règles et de normes au plus près, sans tricher sur le fait même de l'émergence d'une forme nouvelle, c'est-à-dire sans la prévoir dans le programme ?<sup>1</sup> Il se trouve que, chez Dewey, cette théorie de la survenance des normes sociales est elle-même portée par une théorie plus générale encore de la survenance des formes logiques : « les formes logiques surviennent à l'objet

---

<sup>1</sup> Pour une revue des travaux contemporains sur l'émergence des normes dans les systèmes de simulation de comportements sociaux, voir Denis Phan & Frédéric Amblard (eds.), *Agent-Based Modelling and Simulation in the Social and Human Sciences*, Oxford, The Bardwell Press, 2007.

quand ce dernier est soumis à une enquête contrôlée »<sup>2</sup>. À titre préliminaire, la question épistémologique mérite donc d'être posée dans sa généralité mais aussi d'abord dans sa dimension historique, notamment au regard de la doctrine d'Aristote.

Au vu de l'étendue des productions de Dewey, notre réflexion ne pourra être ici que limitée. À la suite de plusieurs commentateurs<sup>3</sup>, je choisirai de montrer un Dewey en dialogue avec Aristote, précisément parce que c'est par rapport à cet auteur que Dewey situe la rupture qu'il faut selon lui opérer pour formuler une théorie de la « logique unifiée » (LTE, p. 159). Les critiques de Dewey à l'encontre d'Aristote sont nombreuses et très importantes. Elles fondent en un sens et *a contrario* la reconstruction alternative aux logiques formelles proposée par Dewey lui-même. Mais dans le même temps, la continuité qu'Aristote semble supposer entre le sens commun et la science en fait pour Dewey un modèle indépassable de conception de l'enquête :

La logique aristotélicienne, dans son esprit, sinon dans sa lettre, est néanmoins très importante génériquement et spécifiquement, parce qu'elle indique ce qu'il faut faire en logique dans la situation présente. Génériquement, la logique doit faire pour la science et la culture d'aujourd'hui ce que fit Aristote pour la science et la culture de son temps. Spécifiquement, sa logique est importante pour la logique actuelle en ce qu'elle inclut dans un schème unifié le contenu du sens commun et de la science de son époque.<sup>4</sup>

Dewey entretient donc un rapport complexe avec la logique aristotélicienne. Dans un premier temps, je présenterai dans les grandes lignes ce que Dewey appelle ce « schème unifié » ou « schème commun » de l'enquête. Ensuite, je reviendrai sur les critiques formulées à l'encontre de la logique et de la théorie de la science d'Aristote. Je finirai en m'interrogeant sur la nature exacte de ce qu'on peut appeler un héritage aristotélicien persistant par-delà les critiques fondatrices pour le pragmatisme de Dewey.

## I- Le schème commun de l'enquête

Dewey présente son épistémologie comme déterminée par ce qu'il appelle un « naturalisme empiriste » et pour lequel il avoue notamment une influence de la biologie et de l'anthropologie. Mais dans *Expérience et Nature*, c'est bien en invoquant les *Essais d'empirisme radical* de William James qu'il soutient que l'« expérience » se présente de manière primaire comme non divisée. En elle, ne se

---

<sup>2</sup> John Dewey, *Logic: The Theory of Inquiry*, New York, Holt, Rinehart and Winston, 1938 ; trad. G. Deledalle : *Logique – La théorie de l'enquête*, Paris, PUF, 1967, 2<sup>nde</sup> édition : 1993, p. 165. Cet ouvrage sera noté LTE dans la suite du texte.

<sup>3</sup> Voir John P. Anton, "John Dewey and Ancient Philosophies", *Philosophy and Phenomenological Research*, vol. 25, n°4 (Jun., 1965), p. 477-499 ; Hilary Putnam, "Sense, Nonsense, and the Senses: An Inquiry into the Powers of the Human Mind", *The Journal of Philosophy*, 1994, vol. 91, n° 9, p. 445-517 ; Hilary Putnam, *Words & Life*, ed. by J. Conant, Harvard University Press, 1994, en particulier chapter 1: "The Return of Aristotle" et chapter 3: "The Inheritance of Pragmatism".

<sup>4</sup> LTE, p. 159.

distinguent pas d'abord l'acte et le matériau sur lequel s'exerce cet acte. Le sujet qui a une expérience ne se distingue pas d'abord de l'objet de cette expérience. L'expérience consiste d'abord en une totalité intégrée : elle contient le sujet et l'objet dans une totalité inanalysée. Faisant écho aux idées de James, Dewey en tire l'affirmation que « la vie désigne une fonction, une activité complète [comprehensive] dans laquelle l'organisme et l'environnement sont inclus »<sup>5</sup>. Et c'est seulement sous l'effet de la réflexion que, chez l'homme, elle se scinde en conditions externes à l'organisme d'un côté et en conditions internes à l'organisme de l'autre. C'est-à-dire qu'elles se distinguent en ce qu'on appelle le physique d'une part et le mental d'autre part. Dans ces conditions, l'empirisme lui paraît la seule méthode qui peut rendre justice à ce qu'il appelle cette « intégrité inclusive de l'expérience »<sup>6</sup>.

Posons-nous maintenant ces deux questions : dans quelle condition apparaît une enquête ? Et qu'est-ce qu'une enquête ? Il faut d'abord comprendre que l'enquête naît du cœur de cette expérience unifiée et intégrée dont nous venons de parler, expérience qui rassemble et unifie constamment et continument l'organisme et son environnement dans des réseaux de relations. Ces relations entre l'organisme et l'environnement sont constitutives de la situation. Elles sont des relations à la fois régulées et régulatrices. Et c'est lorsque cette fonction de régulation est altérée, c'est lorsque l'expérience voit apparaître en son sein une situation de déséquilibre et d'indétermination, qu'une « enquête » se manifeste. Or, cela apparaît très souvent car, pour Dewey, « le monde » est éminemment « précaire et périlleux ». Il est « inconstant, irrégulier, instable... »<sup>7</sup>. Une enquête est donc occasionnée par une « situation » dans l'expérience. Comme le précise Tom Burke, une situation est « une instance [...] de rupture ou de déséquilibre dans cette intégration dynamique »<sup>8</sup> en quoi consiste continument l'expérience. Ce peut être la faim chez une bête ou même, bien sûr, chez l'homme. À la différence de ce qui se passe chez la bête, toutefois, chez l'homme, la situation prend le plus souvent des dimensions inséparablement naturelles et socioculturelles. Au début de la LTE, en des accents aristotéliens<sup>9</sup>, Dewey affirme que « l'homme est *naturellement* [c'est lui qui souligne] un être qui vit en association avec d'autres êtres dans des communautés possédant un langage, et par conséquent une culture transmise »<sup>10</sup>. Pour l'homme, l'environnement est donc à la fois biologique et culturel.

Nous avons brièvement indiqué le type de condition favorable à l'enquête. Comment la caractériser plus précisément maintenant ? Dewey, en s'inspirant explicitement de Peirce, définit l'enquête comme une transformation spécifique d'une situation :

---

<sup>5</sup> John Dewey, *Experience and Nature*, Chicago, Open Court, 1925 (révisé édition : 1929) ; New York, Dover Publications : 1958, p. 9. Ma traduction. Dans la suite du texte, toutes les traductions de l'anglais sont dues à l'auteur de l'article.

<sup>6</sup> *Ibid.*

<sup>7</sup> *Op. cit.*, p. 41-42, 45.

<sup>8</sup> Tom Burke, *Dewey's New Logic - A Reply to Russell*, The University of Chicago Press, 1994, p. 23.

<sup>9</sup> Comme l'a noté John P. Anton, *op. cit.*, p. 484.

<sup>10</sup> *Op. cit.*, p. 77.

L'enquête est la transformation contrôlée ou dirigée d'une situation indéterminée en une situation qui est si déterminée en ses distinctions et relations constitutives qu'elle convertit les éléments de la situation originelle en un tout unifié.<sup>11</sup>

Dewey connaît bien par ailleurs la psychologie béhavioriste de son temps. Pour caractériser l'enquête, il s'en inspire aussi, tout en s'en séparant très nettement. Fondamentalement, l'enquête opère. Elle déploie des opérations, elle met en œuvre des moyens d'action et de restauration. Mais elle contrôle et dirige aussi. À ce titre, elle institue des règles nouvelles, elle innove. Il récuse l'idée que l'issue de l'enquête soit une simple restauration. C'est moins « la restauration de l'état organique antérieur » que « l'institution d'une relation intégrée », car, dit-il, « la forme de la relation, de l'interaction, est rétablie, non l'identité des conditions »<sup>12</sup>. De plus le stimulus comme coordination des excitations ponctuelles est l'état total de l'organisme, chaque fois renouvelé dans la continuité de la fonction vitale qui le relie à l'environnement. Et s'il y a « réponse » à ce stimulus entendu en ce sens-là, cette réponse est toujours innovante et n'est pas simplement une réaction.

Si Dewey n'est pas béhavioriste, il n'est pas non plus holiste au sens où Bertrand Russell voulait le voir là encore hériter directement de Hegel. Si une situation ne déclenche pas automatiquement un mécanisme local de réponse, une situation n'est pas non plus une figure totale de l'expérience du monde à un moment donné de l'histoire. Pour expliciter cela, Dewey utilise métaphoriquement la notion de champ valant en physique (champ focal, champ magnétique ou champ de gravitation)<sup>13</sup>. Cette métaphore permet de comprendre 3 idées qui sont liées et auxquelles tient Dewey :

- 1- de même que nous sommes plongés dans tous les champs gravitationnels de tout ce qui apparaît comme des objets massifs de l'univers physique, de même tout est lié à tout dans l'expérience,
- 2- mais de même qu'un champ physique révèle l'existence d'un objet par l'action possible que ce champ peut avoir sur lui, de même l'enquête entendue comme champ focalisateur révèle des objets dans un champ de vision, de perception : dans l'existential, les objets n'existent pas isolément de ce champ, ils n'existent pas isolément de l'enquête. Par exemple, un processus de recherche perceptive fait exister des objets comme perceptibles.
- 3- de même, enfin, qu'un champ physique, tout en étant omniprésent, n'a pas partout une influence notable, de même tout n'a pas d'importance ni d'influence à tout moment et à tout endroit. L'influence du champ s'amenuise à mesure qu'on s'éloigne du centre qui en est l'origine.

Ainsi donc, la situation définit un champ qui, pour l'homme, est à la fois un champ opératoire et un champ de réflexion, comme on va le voir bientôt. Ce champ n'a pas de limites *a priori* ; mais ses

---

<sup>11</sup> LTE, p. 169.

<sup>12</sup> LTE, p. 86.

<sup>13</sup> LTE, p. 128.

conséquences se manifestent d'elles-mêmes comme locales, situées et définies en ce sens. Car, en tant que situation, il rayonne à partir d'un lieu de déséquilibre et de dérégulation particulier. Et, ainsi, il définit ses propres bornes.

À partir de là, comment intervient la logique dans ce cadre d'enquête ?

En un sens fondamental et premier, la logique chez Dewey est la théorie de l'enquête elle-même. Y appartiennent donc d'emblée toutes les considérations que je viens de rappeler. Mais c'est aussi au cours des enquêtes, et pour chaque période de l'histoire comme pour chaque situation, que des logiques - plus exactement des « formes logiques » - particulières émergent. En tant qu'enquête sur l'enquête, la logique doit rendre compte du mode d'émergence des formes logiques particulières au cours de l'histoire des hommes (enquêtes de sens commun, mais aussi enquêtes scientifiques). Dewey résume de la manière suivante ce rapport entre ces deux points de vue sur la logique :

Tandis que l'enquête sur l'enquête est la *causa cognoscendi* des formes logiques, l'enquête est elle-même la *causa essendi* des formes que l'enquête découvre.<sup>14</sup>

Les formes logiques sont donc causées par l'enquête, au sens où l'enquête les découvre d'elle-même sans qu'elles lui soient imposées de l'extérieur. Mais cette découverte peut présenter tous les degrés : l'enquête peut retrouver la pertinence de formes déjà usitées ; mais elle peut aussi aller jusqu'à instituer de nouvelles formes logiques en instituant de nouveaux modes opératoires. Les formes « apparaissent au cours de l'enquête » tout autant qu'elles « ont leur origine dans les opérations de l'enquête »<sup>15</sup>. Un des premiers résultats de cette thèse est que « l'idée que la logique peut recevoir une formulation définitive est un *idolum theatri* »<sup>16</sup>. Les formes logiques évoluent et prennent des formes diverses, jamais définitives. On peut certes et on doit même les étudier aussi en faisant abstraction de leur origine et de leur rôle instrumental. Ainsi, on peut spéculer sur l'objet prochain de la logique tel qu'il est donné à un moment de son histoire : ce sont par exemple les relations entre propositions, ce que la logique formelle contemporaine appelle les constantes logiques : ET, OU, SI-Alors. Mais il ne faut pas oublier que cette abstraction que l'on feint pour la commodité de l'étude est relative et ne peut en aucun cas être absolutisée.

L'enquête sur l'enquête peut toutefois tenir un discours général sur les formes logiques. Elle peut dire que les formes logiques sont de manière générale « des conditions à remplir dont la connaissance fournit un principe de direction et de mise à l'épreuve »<sup>17</sup> et qu'elles se ramènent à deux types généraux d'opérations : « 1- les opérations effectués sur et avec du matériel existentiel comme dans l'observation expérimentale » ; « 2- des opérations faites sur et avec des symboles »<sup>18</sup>.

---

<sup>14</sup> LTE, p. 60.

<sup>15</sup> LTE, p. 60.

<sup>16</sup> LTE, p. 71.

<sup>17</sup> LTE, p. 70.

<sup>18</sup> LTE, p. 72.

En ce qui concerne la structure de l'enquête, Dewey soutient qu'elle présente ce qu'il appelle un « schème commun ». Il est commun en ce qu'il s'applique à tout type d'enquête, aussi bien aux enquêtes de sens commun qu'aux enquêtes propres à la science. Les deux types d'enquêtes se distinguent non par la structure de l'enquête mais seulement quant aux types de problèmes qu'elles tendent à résoudre. Ainsi, les enquêtes de sens commun ont « pour but de résoudre des problèmes d'usage et de jouissance » tandis que les enquêtes scientifiques ont pour « but de connaître »<sup>19</sup>, c'est-à-dire de résoudre un problème qui - à la différence de celui des enquêtes de sens commun - ne fait pas intervenir l'implication matérielle directe des hommes dans leur environnement immédiat. La différence n'est donc pas de nature ou de structure mais de situation. Le parti-pris naturaliste de Dewey le conduisait déjà à affirmer une forte continuité entre le sens commun et la science. Mais c'est cette thèse de la structure commune du schème de l'enquête qui va considérablement consolider la thèse continuiste.

Or, le schème commun de l'enquête présente au moins les trois premières phases distinctes suivantes<sup>20</sup> :

- 1- « L'antécédent de l'enquête » : la situation
- 2- « L'institution d'un problème » : à savoir la « transformation partielle d'une situation problématique en une situation déterminée » (voir la définition de l'enquête)
- 3- « La détermination de la solution d'un problème » : c'est là qu'apparaît le rapport fécond entre les instrumentalités techniques et les instrumentalités symboliques, de par, notamment, le rôle central du symbole.

Lors de cette troisième phase, des suggestions apparaissent. Les idées, qui sont des anticipations de quelque chose qui peut arriver, marquent des possibilités. Une suggestion n'est pas encore une idée. Les « suggestions surgissent simplement comme cela » (« elles se présentent à nous »<sup>21</sup>) mais elles ne deviennent authentiquement des idées que lorsqu'elles peuvent diriger des activités réelles, c'est-à-dire quand elles peuvent être effectivement mises à l'épreuve. Une telle idée peut permettre d'aboutir à la fin de l'enquête, en quel cas, elle peut devenir parfois aussi une « forme logique » exprimable symboliquement. Dewey donne deux exemples de contexte d'enquête où les idées résolvantes s'instituent progressivement en règles : en art, comme dans la pratique du droit, les objets formés peuvent devenir « formatifs »<sup>22</sup>.

Or, pour qu'une idée naisse et soit formative, le pouvoir de symbolisation est nécessaire : en tant qu'anticipation, une idée marque en effet une possibilité et non une existence assurée. L'intervention des symboles est alors cruciale. L'idée ne peut en effet prendre d'abord qu'une forme symbolique,

---

<sup>19</sup> LTE, p. 122.

<sup>20</sup> LTE, p. 170-176.

<sup>21</sup> LTE, p. 175.

<sup>22</sup> LTE, p. 166.

puisque c'est précisément l'indépendance du symbole à l'égard de l'existant qui permet la liberté d'anticipation et, éventuellement ensuite, d'institution durable.

À partir des idées, c'est le raisonnement qui peut ensuite être utilisé : il consiste en le fait de développer les significations que contiennent ces idées d'abord dans leurs seules relations réciproques. Mais si elles doivent opérer, travailler, les unes avec et sur les autres, c'est-à-dire être cultivées pour elles-mêmes, il faut bien comprendre que les idées doivent tôt ou tard redevenir opérationnelles : les idées-significations, en tant que symboliques, permettent certes de transcender les objets déjà fixés par la résolution des situations antérieures (objets qui sous forme d'objets-signes-sens font loi) et par les règles préalablement définies pour en éprouver et éventuellement pour en instituer d'autres. Mais en tant qu'instrumentalités, elles doivent revenir tôt ou tard au matériel existentiel. Elles ne doivent pas revenir à ce matériel existentiel pour convenir à un pragmatisme à courte vue, mais parce que, si l'on s'en souvient bien, ces idées précises n'ont été conçues au départ que pour diriger les opérations d'observations opportunes ou de transformations effectives liées à la situation particulière où elles ont émergé. Seule une situation particulière a pu en être la *causa essendi*. Et seule une telle situation leur a conféré une valeur. Il ne s'agit donc pas tant de critiquer la spéculation et de dire que les idées doivent être utiles ou sinon rejetées. Au contraire, la spéculation est elle-même un considérable démultiplicateur d'instrumentalités. Mais il s'agit de rappeler qu'une forme logique ou qu'une série de formes logiques instituées progressivement en un système sont et ne restent que des produits émergeant d'une situation particulière et n'ayant eu une valeur contrôlée que dans le cadre d'une situation particulière de l'expérience.

Pour Dewey, l'histoire des idées et des pratiques a montré que les hommes ont cette obligation de faire redescendre régulièrement leurs formes logiques - formes pour un temps figées dans la méthode scientifique - sur les opérations matérielles et existentielles effectives de leur époque. Ce qu'*a contrario* les successeurs d'Aristote ont fait de la logique aristotélicienne dans la culture occidentale constitue à ce titre un cas d'école, peut-être même un cas à la fois séminal et paradigmatique, auquel donc il ne faut cesser de revenir pour comprendre encore aujourd'hui la situation de la logique.

## II- La critique d'Aristote

En quoi consiste cette critique d'Aristote ? L'essentiel se trouve dans le chapitre V de *La théorie de l'enquête* : « Nécessité d'une réforme de la logique ». Dewey précise d'emblée que cette critique vise moins l'Aristote historique que les « survivances de la logique aristotélicienne dans la logique contemporaine ». Certes il y a bien ce fait signalé par Frege, fortement rappelé par Russell et par ceux qui l'ont suivi, que toute proposition recevable ne peut pas toujours se modeler sur le modèle Sujet / Copule / Prédicat faute de quoi le langage des mathématiques faisant souvent intervenir des relations (des prédicats à deux places) ne pourrait avoir de formes logiques valables. Mais, Dewey considère qu'il y a bien plus à contester dans ces survivances.



Pour le comprendre, il faut faire ressortir le fait que le problème auquel cette époque a été confrontée n'est pas du tout le même que celui auquel nous sommes confrontés. Dewey caractérise en ces mots le problème contemporain d'Aristote :

La distinction du permanent et du fixe, du variable et du changeant et leur relation réciproque constituaient le problème ultime de la science et de la philosophie. La philosophie d'Aristote est l'exposé systématique et la solution organisée de ce problème dans tous les domaines dont l'enquête s'occupait alors.<sup>23</sup>

Dewey rappelle combien la logique aristotélicienne reflète à la fois la méthode de la science mais aussi les conceptions communes de son temps. Elle part d'une valorisation de ce qui est immuable, constant, éternel, nécessaire, au détriment de ce qui est changeant et contingent. L'esthétique grecque contemporaine manifeste aussi le goût de la totalité stable et de l'achèvement. La connaissance la plus haute est ainsi la connaissance du nécessaire. Dewey note que la logique d'Aristote n'est en ce sens pas réellement formelle. Les formes n'y sont pas réellement indépendantes des objets existentiels ; mais ce sont des formes de l'existence connue, des formes générales d'objets existentiels déjà rencontrés et stabilisées dans des enquêtes de sens commun préalablement abouties. Le syllogisme, quant à lui, est une forme logique qui précisément rend compte en elle-même de cet enclos parfait, fini, parachevé. Les gradations entre les types de syllogisme témoignent directement des gradations entre des types de connaissance et des types d'êtres.

À titre d'intermède critique ici, je dirais que l'on sait aujourd'hui combien cette lecture de l'*Organon* peut dépendre de l'ordre dans lequel les traités d'Aristote ont été présentés et publiés. Elle est tributaire des choix des commentateurs néoplatoniciens comme l'a rappelé par exemple Pierre Pellegrin. Il est sans doute significatif cependant que Pierre Pellegrin lui-même travaille à nous libérer de cette lecture en adoptant, par rapport aux commentateurs néoplatoniciens, une stratégie de décryptage de l'enquête assez similaire (bien que surtout internaliste) à celle que Dewey déploie lui-même devant cet Aristote reconstruit. Pierre Pellegrin, parlant de la conception des néoplatoniciens, écrit par exemple : « il nous faut comprendre à quelles questions cette conception entend apporter des réponses »<sup>24</sup>. Comme si l'historien de la philosophie devait procéder lui aussi à une enquête de façon à désolidifier des types d'interprétations qui nous rendent victimes de modes d'enquête implicites, révolus et, pour nous désormais, aliénants.

Dewey poursuit son analyse en estimant que tout syllogisme peut être vu comme manifestant essentiellement des rapports d'appartenance pouvant être exprimés sous forme de rapports d'inclusion ou d'exclusion. Le moyen-terme représente la cause parce qu'il manifeste par excellence le principe d'inclusion, principe qui, pour Dewey interprétant Aristote, est toujours à l'œuvre dans la nature. Ce qui

---

<sup>23</sup> LTE, p. 145-146.

<sup>24</sup> Pierre Pellegrin, « Introduction générale à l'*Organon* », in Aristote, *Catégories - Sur l'interprétation*, textes bilingues, trad. M. Crubellier, C. Dalimier et P. Pellegrin, Paris, GF, 2007, p. 14.

est inclus ou exclu appartient à une espèce ou un genre. L'individu singulier - lui-même changeant - appartient à une espèce qui, elle, est immuable. Il en sort, il est déterminé à partir d'elle.

La définition ou formule de l'essence, quant à elle, exclut et inclut à la fois : précisément, elle délimite ce qui est éternel et identique à soi dans la substance. La définition - comme la classification - se révèle être une forme nécessaire et éternelle de connaissance parce qu'elle exprime des formes nécessaires de l'être. Dewey sait bien qu'Aristote présente l'analytique comme une méthode de découverte. Mais il affirme qu'on n'y trouve aucune réelle logique de la découverte. Selon lui, cela tient au fait qu'à l'époque d'Aristote « on pensait la découverte [entendre l'enquête] en fonction du savoir et savoir consistait simplement à parvenir à la possession de tout ce qui était déjà connu »<sup>25</sup>. Dès lors que le savoir lui-même appartient à la région inférieure du changement, l'aboutissement et la fin du savoir sont ce qui en même temps le délimite et le définit. Or, ces limites sont toutes entières projetées dans les objets du savoir toujours déjà sus que sont les objets de la perception ou telle ou telle essence définissant une espèce. Il en résulte une conception figée et étriquée de l'enquête qui n'est pas conforme à la Logique (au sens de théorie de l'enquête) car « le savoir [entendu en ce sens] met simplement les deux formes de connaissance antérieurement données, en connexion l'une avec l'autre »<sup>26</sup>. L'invention ne peut y avoir de place.

Ce qui pose finalement problème, dans la perpétuation de la logique aristotélicienne au cours des périodes qui ont suivi, est non seulement le fait qu'elle s'appuie sur un ordre fixe et immuable de types de connaissances, mais aussi et surtout le fait qu'elle conçoive le savoir comme une simple vision puis une simple mise en connexion de divers ordres de connaissance : celui du sens commun et celui des sciences. C'est cette conception du savoir comme simple « mise en connexion » qui s'oppose à la réflexion effective et impliquée qui caractérise en revanche le schème commun. C'est en ce sens que la logique aristotélicienne est, pour Dewey, la simple traduction d'un discours sur l'être. Elle en est la traduction en tant que ce discours y est « isolé des opérations dans lesquelles il se développe pourtant lui-même »<sup>27</sup>.

Les autres procédés d'opération et de productivité dans l'enquête ont longtemps été négligés par la logique classique à cause de cette emphase portée sur les seules instrumentalités symboliques. Cette emphase est apparue dès l'origine, du fait de ce que Dewey appelle « la structure de classe de la société grecque » de l'époque. Là se loge une explication de type externaliste. Pour Dewey, les auteurs de la logique classique n'ont pas reconnu que les instrumentalités techniques - y compris celles déjà en usage à leur époque -, à savoir les outils d'opération et de transformation matérielles, « constituent un genre de langage en connexion plus étroite avec les choses de la nature que ne le sont les mots »<sup>28</sup>. Dewey soutient que parce qu'elle s'exerce constamment en situation, la « syntaxe des opérations [matérielles] offre au schème de la connaissance ordonnée un modèle plus rigoureux que celui du langage parlé et

---

<sup>25</sup> LTE, p. 150.

<sup>26</sup> *Ibid.*

<sup>27</sup> LTE, p. 157.

<sup>28</sup> *Ibid.*

écrit »<sup>29</sup>. Dès lors, on peut comprendre que la connaissance scientifique ne put réapparaître que lorsque l'enquête réintégra comme partie essentielle de son processus les instrumentalités auparavant négligées.

Malgré toutes ces critiques donc, en quoi le rapport aristotélicien entre logique et science peut-il demeurer une source d'inspiration pour la théorie de l'enquête et pour une conception élargie et renouvelée de la logique telle que l'entend Dewey ?

### III- La logique d'Aristote comme paradigme positif de l'enquête selon Dewey

Dewey, on s'en souvient, affirme que la logique aristotélicienne ne peut pas être condamnée pour elle-même mais seulement indirectement pour les abus qu'elle a rendus possibles. Mais - chose plus surprenante -, il va même jusqu'à affirmer qu'elle nous indique « ce qui doit être fait pour la science et la culture d'aujourd'hui »<sup>30</sup>. Que veut-il dire ? Y aurait-il une forme de permanence de l'aristotélisme dans le schème commun de l'enquête et qu'il faudrait préserver ou réactualiser ?

Je suggérerai ici l'idée qu'on peut trouver une partie de la réponse si l'on se penche sur un ouvrage antérieur de Dewey : *Expérience et Nature*. On y trouve un passage très critique sur la logique aristotélicienne, mais déjà aussi quelques notations positives. Or, l'ouvrage de 1929 nous permet de les expliquer davantage. À la différence de l'ouvrage de 1938, la critique de la logique aristotélicienne est précédée d'un long passage qui, après avoir insisté sur le caractère indéterminé, contingent et risqué, de notre expérience première, présente une genèse du mode cognitif de l'expérience chez l'homme à partir de cette expérience première. Dewey explique alors la genèse de la philosophie elle-même et il situe de manière surprenante la logique d'Aristote en situation de réaction face à cette première genèse de la philosophie.

Selon les premiers chapitres d'*Expérience et Nature*, la philosophie naîtrait essentiellement d'un processus d'inversion. Les « objets secondaires » (comme le sujet et l'objet, les traits distinctifs des objets de la perception, le physique, le mental, etc.) élaborés au départ comme simple moyens de résolution de l'enquête<sup>31</sup>, parce qu'ils sont assez constamment mobilisés, finissent par devenir des fins en soi et des valeurs figées. Et ils prennent la place des objets primaires. Alors qu'en tant qu'organisme vivant, l'homme a primitivement affaire à des objets qu'il utilise, sur lesquels il agit, dont il jouit ou qu'il subit, le développement de l'enquête le conduit à valoriser indûment ces objets secondaires - objets formés devenant formatifs - et à leur donner une priorité qu'ils n'ont pas au regard de l'expérience intégrale. De cette inversion, il résulte que le lien est coupé entre le mode cognitif de « l'expérencier » et l'expérience intégrale, entre l'expérience seulement intellectuelle et la nature<sup>32</sup>. On comprend alors que les formes logiques spécifiques au mode cognitif peuvent s'autonomiser. On comprend aussi

---

<sup>29</sup> *Ibid.*

<sup>30</sup> LTE, p. 159.

<sup>31</sup> *Op. cit.*, p. 5.

<sup>32</sup> *Op. cit.*, p. 23.

qu'elles ne peuvent durablement coïncider avec les formes plus souples, plus larges et qui sont, quant à elles, favorables à l'enquête effective, formes qui, comme telles, ont à se réformer constamment.

Ce qui sous-tend en général la philosophie n'est donc rien d'autre qu'un intellectualisme : à savoir « la théorie selon laquelle tout expérier [experiencing] est un mode du connaître [knowing] »<sup>33</sup>. En général, en tant que posture intellectualiste, la philosophie s'évertue à renforcer la prévalence de ses objets secondaires. Pour cela, elle infléchit, contraint et concentre les regards sur ce qui peut apparaître comme stable, éternel, nécessaire. Et elle nie ou dévalue ce qui apparaît aléatoire, contingent ou obscur.

Et c'est précisément là qu'Aristote détient une position ambivalente et unique parce qu'ambivalente. On l'a vu : sa philosophie va certes très fortement dans le sens de cet intellectualisme séminal. Mais, en même temps, parce qu'Aristote était à la croisée des chemins, parce qu'il était dans cette position ambivalente de récapitulation et d'instigation, il a été de ceux qui ont le mieux pris la mesure du caractère intégral de l'expérience. Dewey note ainsi « qu'Aristote a reconnu la contingence bien qu'il n'ait jamais renoncé à son biais en faveur du fixe, du certain et du fini »<sup>34</sup>. Alors que les éléates l'avaient en un sens éradiquée, il a ainsi laissé une place indubitable à la contingence et au pluralisme :

La philosophie d'Aristote était plus proche des faits empiriques que la plupart des philosophies modernes, en ce qu'elle n'était ni moniste, ni dualiste mais ouvertement pluraliste.

bien que, objecte Dewey,

ces pluriels [plurals] ou cette pluralité aient fini par tomber à l'intérieur d'un système grammatical, à chaque portion duquel est assigné un statut cosmique.<sup>35</sup>

Dès lors, on comprend mieux ce que Dewey voudra dire lorsqu'il écrira en 1938 que « sa logique est importante pour la logique actuelle en ce qu'elle inclut dans un schème unifié le contenu de sens commun et de la science de son époque »<sup>36</sup>. Le schème unifié de la philosophie d'Aristote ne vaut plus dans son contenu particulier, bien sûr, pour les raisons qu'on a dites. Mais c'est la recherche d'une unification du schème par-delà une pluralité reconnue qui est toujours pertinente. En son temps, ce schème avait le mérite d'unifier, sous la catégorie de la « substance » par exemple, l'appréhension de sens commun et la réflexion sur la conception que les choses existent sous forme stable dans le monde. Dewey refuse cependant qu'on conçoive son interprétation comme une énième théorie du reflet : en son temps, la logique d'Aristote a organisé ces croyances et ces idées de sens commun. Mais en tant que pratique d'organisation - jouant il est vrai surtout avec et sur les instrumentalités symboliques -, cette logique a fait tout autre chose que simplement refléter le sens commun : l'idée « d'organisation

---

<sup>33</sup> *Op. cit.*, p. 21.

<sup>34</sup> *Op. cit.*, p. 48.

<sup>35</sup> *Op. cit.*, p. 49.

<sup>36</sup> LTE, p. 159.

réfléchi » qui va avec celle de formes logiques s'oppose à cette réduction au simple statut de reflet inerte car, pour Dewey, « le fait même de l'organisation impliquait un arrangement ordonné étranger au sens commun »<sup>37</sup>. Par exemple,

[Le sens commun] n'aura pas de lui-même entretenu l'idée que le philosophe et le savant étaient d'un rang supérieur au général et à l'homme d'Etat ou que le bonheur du premier était d'un caractère divin en comparaison du bonheur auquel les autres pouvaient prétendre.<sup>38</sup>

Mais Dewey ajoute qu'il y avait cependant déjà une prédisposition à un tel arrangement dans la situation sociale contemporaine. Le sens commun ne fut pas totalement doublé ou supplanté par des instrumentalités symboliques hypostasiées. Mais des choses étaient impliquées dans la culture matérielle et symbolique athénienne qui, une fois arrangées par des instrumentalités symboliques nouvelles prirent la forme d'une thèse sur la supériorité de la vie du philosophe.

C'est à la lumière de ce passage que peut mieux se comprendre la phrase énigmatique de la page 118 :

L'hypostatization du *logos* [...] fut un tribut rendu au pouvoir qu'a le langage [...] de conférer un sens plus complet et plus ordonné à l'existence.

La survalorisation du *logos* peut donc être interprétée rétrospectivement comme un effet de reconnaissance et de compensation - effet qui fut, pendant un temps, à la fois naturel et normal - au regard du pouvoir d'ordonnement et de parachèvement incontestablement propre aux instrumentalités symboliques.

Je n'en dirai pas plus ici sur l'analyse des notations positives portant sur la logique aristotélicienne dans l'œuvre de Dewey. Ce que j'ai indiqué ici suffit déjà à montrer, semble-t-il, qu'une lecture aristotélicienne de Dewey est possible et peut-être même qu'une lecture deweyenne d'Aristote l'est tout autant. En particulier, en ce qui concerne le rapport épineux entre logique et épistémologie, Dewey étant en situation de récuser le terme et la notion même d'épistémologie, précisément au nom de la manière - assez inédite mais pas si éloignée de l'analytique d'Aristote - dont il se représentait la logique comme enquête sur l'enquête. De même, il semble que le débat autour de la question de savoir si la syllogistique d'Aristote peut se rapporter le mieux - ou le moins mal - à ce qu'on appelle la « présentation axiomatique » de la logique des prédicats (Lukasiewicz) ou à la présentation dite de « déduction naturelle » (Corcoran), ce débat donc tel que le rapporte par exemple Karel Berka pourrait se voir proposer d'autres pistes à la lumière du recentrage engagé par la théorie de l'enquête.

---

<sup>37</sup> LTE, p. 160.

<sup>38</sup> *Ibid.*

Conclusion :

Quels sont donc finalement les caractères positifs du paradigme que persiste à présenter pour nous la logique aristotélicienne selon Dewey et qui font qu'elle n'est peut-être pas seulement un catalogue de formes logiques dépassées mais aussi peut-être une préfiguration de la logique entendue cette fois-ci au sens d'une théorie pluraliste de l'enquête ? On peut en retenir au moins quatre, mais sans doute faudrait-il aussi évaluer de près la théorie du jugement pratique chez Dewey en lien avec celle d'Aristote et en lien avec leurs conceptions respectives de la proposition. Je retiendrai donc seulement ceci : 1) une sensibilité persistante à la contingence du monde, 2) une proximité maintenue avec les faits empiriques, 3) la persistance d'un lien certain - au début organique, mais appelé à devenir artificiel au cours du temps - entre le sens commun et la science, 4) enfin une théorie de la connaissance des principes qui nous les montre comme révélés par une activité inductive plutôt que par une faculté intuitive directe, activité prenant le nom d'*intellection* chez Aristote<sup>39</sup> mais où, comme le « processus de contrôle de l'enquête » chez Dewey, la répétition (sous le nom d'expérience) et l'accumulation jouent un rôle considérable.

Enfin, concernant ce que cette esquisse d'analyse peut nous indiquer au sujet de l'émergence des normes et des principes dans les comportements d'enquête, je dirais que la philosophie de Dewey permet de donner un sens assez précis à l'ambivalence entre faits et valeur. Il apparaît qu'il faut se concentrer sur le processus de *contrôle* intervenant au cours de l'enquête pour la garantie de l'assertibilité puisqu'il est ce qui décide de l'élévation des pratiques habituelles au statut de normes. Comme les axiomes communs chez Aristote, cette élévation peut être interprétée tantôt de manière subjective, tantôt de manière objective puisqu'on peut la concevoir comme une symbolisation anticipante mais aussi comme une relecture idéalisante - une modélisation en ce sens précis - du processus de l'enquête à issue heureuse, modélisation proposée du sein même de la situation, à savoir par les agents eux-mêmes qui y ont été confrontés et qui ont concouru au processus d'enquête associé.

Bibliographie :

ANTON John P., "John Dewey and Ancient Philosophies", *Philosophy and Phenomenological Research*, vol. 25, n°4 (Jun., 1965), p. 477-499.

ARISTOTE, *Organon*, trad. J. Tricot, Paris, Vrin, 1989.

ARISTOTE, *Seconds analytiques*, texte bilingue, trad. P. Pellegrin, Paris, GF, 2005.

ARISTOTE, *Catégories - Sur l'interprétation*, textes bilingues, trad. M. Crubellier, C. Dalimier et P. Pellegrin, Paris, GF, 2007.

ARISTOTE, *De l'âme*, trad. R. Bodéüs, Paris, GF, 1993.

BERGSON Henri, « Introduction à la métaphysique », *RMM*, 1903 ; repris dans *La pensée et le mouvant*, Paris, PUF, 1938, p. 177-227.

BERKA Karel, « La syllogistique aristotélicienne – Reconstruction historico-logique », in M. A. Sinaceur (éd.), *Penser avec Aristote*, Paris, Erès, 1991, p. 429-431.

BRUNSCHWIG Jacques, « Sur quelques malentendus concernant la logique d'Aristote », in M. A. Allal Sinaceur (éd.), *Penser avec Aristote*, Paris, Erès, 1991, p. 423-427.

BURKE Tom, *Dewey's New Logic - A Reply to Russell*, Chicago, The University of Chicago Press, 1994.

---

<sup>39</sup> Voir Pierre Pellegrin, *op. cit.*, p. 33.

- CRUBELLIER Michel & PELLEGRIN Pierre, *Aristote – Le philosophe et les savoirs*, Paris, Seuil, 2002.
- DELEDALLE Gérard, *La philosophie peut-elle être américaine ?*, Paris, éditions J. Grancher, 1995.
- DEWEY John, « Notes Upon Logical Topics », *The Journal of Philosophy, Psychology and Scientific Methods*, Vol. 1, No. 3. (Feb. 4, 1904), p. 57-62.
- DEWEY John, *How we think*. Boston, D. C. Heath & Co., 1910 ; New York, Dover, 1997.
- DEWEY John, “The Logic of Judgments of Practise”, *The Journal of Philosophy, Psychology and Scientific Method*, vol. 12, n°19 (Sep. 16, 1915), p. 505-523.
- DEWEY John, *Experience and Nature*, Chicago, Open Court, 1925 (revised edition : 1929) ; New York, Dover Publications : 1958.
- DEWEY John, *Logic: The Theory of Inquiry*, New York, Holt, Rinehart and Winston, 1938 ; trad. G. Deledalle (1967) : *Logique – La théorie de l'enquête*, Paris, PUF, 1967, 2<sup>nde</sup> édition : 1993 (LTE).
- DEWEY John, « Propositions, Warrented Assertibility, and Truth », *Journal of Philosophy*, vol. 38, n°7 (Mar. 27, 1941), p. 169-186.
- DOWNES Chauncey B., “Some Problems Concerning Dewey’s View of Reason”, *The Journal of Philosophy*, vol. 58, n°5 (Mar. 2, 1961), p. 121-137.
- GRANGER Gilles-Gaston, *La théorie aristotélicienne de la science*, Paris, Aubier, 1976.
- HILDEBRAND David L., “Putnam, Pragmatism, and Dewey”, *Trans. of the C. S. Peirce Society*, 36 :1 (2000): 109-132.
- JAMES William, *Essays in Radical Empiricism*, 1912 ; *Essais d’empirisme radical*, trad.: G. Garreta et M. Girel, Paris, Champs-Flammarion, 2007.
- KAUFMAN Felix, “John Dewey’s Theory of Inquiry”, *The Journal of Philosophy*, vol. 56, n°21 (Oct. 8, 1959), p. 826-836.
- LE BLOND Jean-Marie, *Logique et méthode chez Aristote*, Paris, 1939 ; 2<sup>nde</sup> édition : Vrin, 1970.
- LUKASIEWICZ Jan, *Aristotle’s Syllogistics*, Oxford University Press, 1951, trad. : *La syllogistique d’Aristote*, Paris, Armand Colin, 1972.
- MORAND Bernard, *Logique de la conception – Figures de sémiotique générale d’après Charles S. Peirce*, Paris, L’Harmattan, 2004.
- MORGAN Mary S. & MORRISON Margaret (eds.), *Models As Mediators*, Cambridge University Press, 1999.
- PELLEGRIN Pierre, « Introduction générale à l’Organon », in Aristote, *Catégories - Sur l’interprétation*, textes bilingues, trad. M. Crubellier, C. Dalimier et P. Pellegrin, Paris, GF, 2007, p. 7-49.
- PHAN Denis & AMBLARD Frédéric (eds.), *Agent-Based Modelling and Simulation in the Social and Human Sciences*, Oxford, The Bardwell Press, 2007
- PUTNAM Hilary, “Sense, Nonsense, and the Senses: An Inquiry into the Powers of the Human Mind”, *The Journal of Philosophy*, vol. 91, n° 9. (Sep., 1994), p. 445-517.
- PUTNAM Hilary, *Words & Life*, ed. by J. Conant, Harvard University Press, 1994.
- PUTNAM Hilary, « Commentaires sur les conférences », in C. S. Peirce : *Le raisonnement et la logique des choses*, trad. : C. Tiercelin, Paris, Cerf, 1995, p. 77-141.
- RATNER Sidney, “John Dewey, Empiricism, and Experimentalism in the Recent Philosophy of Mathematics”, *Journal of the History of Ideas*, vol. 53, n°3, (Jul.-Sep., 1992), p. 467-479.
- RUSSELL Bertrand, *The Scientific Method in Philosophy*, Oxford, Clarendon Press, 1914 ; trad. P. Devaux : *La méthode scientifique en philosophie*, Paris, Payot, 1971.
- SCHILPP Paul Arthur (ed.), *The Philosophy of John Dewey*, New York, Tudor, 1939.
- VUILLEMIN Jules, *De la logique à la théologie – Cinq études sur Aristote*, Paris, Flammarion, 1967.